

# *Quand les hommes pleurent...*

UN FILM DE YASMINE KASSARI

57 minutes · documentaire · 35 mm couleur  
VOSTF · 2000 · Belgique

**sortie nationale mercredi 10 octobre 2001**  
**cinéma Le Denfert**  
**24, place Denfert-Rochereau 75014 Paris**

*précédé de Chiens errants · 7 minutes · fiction*  
*35 mm couleur · sans paroles · 1995 · Belgique*

premier long et premier court métrage  
de Yasmine Kassari

## **projections de presse**

mercredi 19 septembre à 15 h  
et mardi 25 septembre à 18 h

Centre Wallonie Bruxelles 46, rue Quincampoix  
75004 Paris tél. 01 53 01 96 96

jeudi 27 septembre à 11 h  
et mardi 2 octobre à 11 h

Cinéma Le Denfert 24, place Denfert-Rochereau  
75014 Paris tél. 01 43 21 41 01



*Sélima, 14 ans : "Je ne peux faire ce qu'exige ma liberté."*



« Quels rêves fait-on quand on dort  
à même le sol assommé par les nuits  
d'insomnie et d'attente ?  
On ne rêve pas... On s'absente,  
on meurt un peu. »

## quand les hommes pleurent...

*57 minutes · documentaire · 35 mm couleur · VOSTF · 2000 · Belgique  
réalisation Yasmine Kassari · image Dominique Henry · son Faouzi Thabet  
montage Kahina Attia · production Les films de la Drève*

Le Maroc est un pays qui a une longue histoire du départ de ses hommes. Chaque année, environ 30 000 Marocains traversent le détroit de Gibraltar pour entrer clandestinement en Espagne. 14 000 sont interceptés et renvoyés dans leur pays. 1 000 meurent noyés et 15 000 réussissent à passer. Au-delà des chiffres, ce sont ces hommes que la réalisatrice a choisi d'interroger avec sa caméra, ceux qui croient encore à un eldorado occidental et n'hésitent pas à se jeter littéralement à l'eau pour l'atteindre.

### précédé de **chiens errants**

*7 minutes · fiction · 35 mm couleur · sans paroles · 1995 · Belgique  
scénario et réalisation Yasmine Kassari · image Agnès Dibovsky  
son Jean-Jacques Andrien · montage Philippe Ravoet  
mixage Gérard Rousseau · production Les films de la Drève*

Dans certaines villes du Maroc, les autorités municipales procèdent régulièrement à l'abattage des chiens errants. Un homme est désigné pour cette tâche. Le jour de la tuerie, tous ceux qui ont un chien le gardent chez eux. Le tueur se trouve face à ceux qui n'ont pas de toit : une bergère, un clochard...

---

YASMINE KASSARI Études de socio-communication à l'UCL (Université Catholique de Louvain). Diplômée de l'INSAS en 1996, Yasmine Kassari est aussi chargée de production aux Films de la Drève depuis 1993.

**Filmographie** Chiens errants (court métrage) 1995  
Quand les hommes pleurent... (premier long métrage) 1999/2000 · Lynda et Nadia (court métrage) 1999  
En préparation : L'enfant endormi (long métrage)





# *quand les hommes pleurent...*

REVUE DE PRESSE OCTOBRE NOVEMBRE 2001

UN FILM DE YASMINE KASSARI

BELGIQUE 2000 35 MM 57 MN COULEUR

SORTIE NATIONALE À PARIS  
LE 10 OCTOBRE 2001

CINÉMA LE DENFERT  
24, PLACE DENFERT-ROCHEREAU  
75014 PARIS

CONTACT \_\_\_\_\_

MICHEL HUILLARD · DOC DIFFUSION FRANCE

108, RUE DAMRÉMONT 75018 PARIS  
TÉL-FAX 0033 (0)1 48 25 85 66  
<http://docdif.online.fr> [docdif@club-internet.fr](mailto:docdif@club-internet.fr)

# Quand les hommes pleurent...

UN FILM DE  
YASMINE KASSARI

BELGIQUE 2000 57 MN  
35 MM COULEUR

## **l'officiel des spectacles**

"30 000 marocains traversent chaque année le détroit de Gibraltar pour entrer clandestinement en Espagne (...). Les chiffres se transforment en hommes, dans ce documentaire." (C.L.)

## **zurban**

"Une vie de labeur épuisant et la honte de revenir au pays. Un documentaire émouvant sur ces volontaires à l'exil." (V.L.B.)

## **le monde**

"Un regard bouleversant sur les travailleurs marocains en Espagne." (J.M.)

## **le canard enchaîné**

"Dans ce qu'ils croyaient être l'Eldorado, ils se heurtent au racisme, au mépris, aux patrons trafiquants de papiers, aux salaires de misère, à la maladie... Aucun ne rentrera jamais au pays." (P.V.)

## **télérama**

"Il serait intéressant de comparer ce film présenté à de nombreux festivals et jouissant d'une formidable réputation, à *Loin*, d'André Téchiné, dont l'un des personnages principaux est un jeune marocain taraudé, lui aussi, par ridée fixe de quitter son pays." (J.S.)

## **studio**

"Un beau complément au *Inch'Allah dimanche* de Yasmina Benguigui." (M.R.)

## **afrik**

"Un documentaire cru mais nécessaire. La réalisatrice dissèque désespoir et illusion avec brio". (O.M.)

## **ciné live**

"Ce documentaire, hallucinant, se clôt sur le corps désarticulé d'un clandestin noyé, cahotant sur les rochers... Bienvenue en Espagne." (S.B.)



ADEN · 10 octobre 2001

## **QUAND LES HOMMES PLEURENT...**

**de Yasmine Kassari**

Chaque année, environ 30 000 Marocains traversent le détroit de Gibraltar pour tenter d'entrer clandestinement en Espagne. Mille meurent noyés, quatorze mille sont interceptés et retournent au pays, quinze mille réussissent à passer. Au-delà des chiffres, ce sont les hommes – leurs motivations, leurs rêves et leurs espoirs – que la réalisatrice a choisi d'interroger avec sa caméra. Comment peut-on littéralement se jeter à l'eau pour atteindre l'hypothétique eldorado occidental ?

*Documentaire (belge, 57 min). Précédé du court métrage « Chiens errants » de Yasmine Kassari.*



AFRIK.COM

<http://www.afrik.com/journal/decouverte/?dec-364-7.htm>

## **LARMES SANS FRONTIÈRES**

**Olivia Marsaud**

**Le premier long métrage de la Marocaine Yasmine Kassari, " Quand les hommes pleurent ", est un documentaire cru mais nécessaire sur la condition de ses compatriotes qui s'exilent en Espagne avec l'espoir d'une vie meilleure. La réalisatrice dissèque désespoirs et désillusions avec brio.**

**06/10/01** : " Chaque année, 30 000 Marocains traversent le détroit de Gibraltar, 14 000 sont renvoyés, 1 000 meurent, 15 000 s'arrangent pour s'installer dans le pays. " Le film de Yasmine Kassari s'ouvre sur ces chiffres effrayants. Armée de sa caméra, la Marocaine part en Espagne au printemps 97. Elle y retrouve certains hommes de sa famille, qu'elle a vu partir alors qu'elle était encore au Maroc.

" J'étais le regard de ces femmes qui croient que leurs hommes mènent la grande vie, tombent les filles. Un regard qui a traversé les voiles. Ce que j'ai découvert, ce sont des hommes seuls, exploités et surtout des hommes qui ont appris à avoir peur et à avoir honte de leur peur ", explique-t-elle. Elle filme les logements insalubres et bondés, le salaire de misère pour un travail aux champs qui casse les reins, la mauvaise alimentation qui affaiblit les corps, la nostalgie du pays. Elle filme le déracinement et l'impuissance de ces hommes, broyés par leurs rêves éculés. Elle filme la désillusion et la souffrance d'êtres humains devenus bêtes de somme, pris au piège de la cynique Europe.

### **Nouveau type d'esclavagisme**

" Quand les hommes pleurent, c'est quand ils réalisent l'impasse dans laquelle ils se trouvent. L'impasse, c'est le moment de l'insoutenable souffrance, du hors limite. Le pied du mur. Indicible. Comme un cri lancé dans le vide des consciences et qui tombe dans le silence diffus et moelleux d'un système trop bien organisé et résolu à lui acheter sa force et son silence. Un cri dans le silence absolu ", dit-elle.

Kacem, Bachir, Miloud, Mziam. Tous subissent ce nouveau type d'esclavagisme. " L'être humain s'habitue à tout ", dit Kacem. Prisonniers de leur image de mari, de père, de frère absents, le retour au pays est impensable. Dans une société patriarcale, " un homme ne pleure pas ", note la réalisatrice. " Les larmes, c'est pour les femmes. Un homme va de l'avant. Même si cet avant était une erreur reconnue, la marche arrière est interdite. "

De fait, ces hommes n'arrivent pas à briser le mensonge du rêve européen. C'est le cercle vicieux : lorsqu'ils reviennent au Maroc, quelques semaines par an, ils mentent à d'autres hommes qui vont s'exiler et revenir mentir à d'autres hommes qui s'exileront à leur tour...

### **Le sourire de Salima**

Les échappatoires sont rares : Kacem pétrit son pain tous les jours, ça lui rappelle le bled. Bachir s'est construit lui-même sa chambre, intimité tapissée de femmes aux cheveux longs. Et blonds. Tous deux, témoignent : " On est censés venir d'un pays du tiers-monde mais c'est ici qu'il est le tiers-monde ". Salima, seul témoignage féminin du film, a 15 ans. Frêle silhouette et regard doux. Elle s'est exilée avec son père et son petit frère pour se retrouver au milieu de 400 hommes. Elle ne sort pas de chez elle, attendant le retour de son père et explique : " Ici, vous ne pouvez pas faire ce qu'exige votre liberté ".

Filmé sans voyeurisme mais avec honnêteté, le documentaire de Yasmina Kassari est malheureusement plus que jamais d'actualité. Les images qui clôturent son film, celles de corps inanimés que l'on ramasse sur la plage, n'ont pas fini de hanter les consciences occidentales.

**Quand les hommes pleurent** a reçu le Silver Shadow Award for the second best documentary film au " Festival of the Dhow Countries " de Zanzibar en juillet 2001, le Prix du meilleur documentaire des cinémas du Sud aux " Vues d'Afrique " de Montréal (Canada) en avril 2001, le Prix Meuter de " Filmer à tout prix " à Bruxelles (Belgique) en novembre 2000 et la Mention spéciale du jury à la " Biennale des cinémas arabes " de Paris (France) en 2000.

**Quand les hommes pleurent**, documentaire de 57 minutes, 2000, Belgique.

Précédé de **Chiens errants**, fiction de 7 minutes, 1995, Belgique.

Sortie française le 10 octobre 2001. Cinéma Le Denfert 24, place Denfert-Rochereau. 75014 Paris.

© Afrik.com



CAHIERS DU CINÉMA · décembre 2001 N° 563

#### **Quand les hommes pleurent**

de YASMINE KASSARI

Maroc, 2001. Documentaire. En salles depuis le 10 octobre.

Dans ce documentaire, la réalisatrice a suivi des Marocains qui essayent de traverser le détroit de Gibraltar à la nage. Du côté espagnol, Yasmine Kassari s'installe dans une ferme des environs de Murcie, où se recréent des conditions de vie presque familiales. Elle y recueille les souffrances d'individus pris au piège de leurs fantasmes (la plupart ont été trompés par l'image d'un « eldorado » légendaire), une fois passés de l'autre côté du miroir où, clandestins dans une situation de non-droit, ils ne peuvent pas profiter du « miracle économique ».

Les poèmes du Palestinien Mahmoud Darwich parsèment le récit de l'infamale traversée racontée par un des immigrants en voix-off sur des images des petites barques qui affrontent la mer. Les gens racontent sans amertume et cela donne à l'ensemble une dimension forte et poétique qui situe le film au-delà du simple témoignage. Outre la fatigue du quotidien, Yasmine Kassari insiste sur la désillusion. Pourquoi rester coincé là, dans des conditions de vie pires que celles qu'ils connaissaient chez eux ? La plupart disent la honte, le déshonneur de revenir de cette quête de la fortune sur un échec.

L'aspect le plus intéressant du document reste la réflexion menée par certains de ces hommes, ceux qui ne pleurent pas mais au contraire analysent avec une extrême lucidité les raisons qui les ont poussés à quitter le Maroc. Un homme pétrit le pain devant la caméra, on en entend le bruit. Il décrit bien cette envie qui vous prend de partir et la nostalgie qui vous tenaille quand vous êtes loin, mais il

le fait avec le discernement et le fatalisme propres à celui qui a compris que le miroir nous renvoie seulement le reflet de nos désirs et que, où que l'on soit, on aimerait toujours être de l'autre côté du détroit. **V. Mat.**



**Le Canard  
enchaîné**

LE CANARD ENCHAÎNÉ · Journal satirique paraissant le mercredi

17 octobre 2001 N° 4225

**Quand les hommes pleurent...**

Documentaire belge de Yasmine Kassari (57 mn) consacré aux 30 000 Marocains qui, chaque année, traversent le détroit de

Gibraltar pour entrer clandestinement en Espagne. 14 000 sont interceptés et renvoyés dans leur pays, 1 000 meurent noyés et 15 000 réussissent à passer.

Dans ce qu'ils croyaient être l'Eldorado, ils se heurtent au racisme, au mépris, aux patrons trafiquants de papiers, aux salaires de misère, à la maladie. Aucun ne rentrera jamais au pays : «*Dans notre tête, on s'absente, on oublie...* » Et puis, pour ces hommes d'honneur, revenir sans argent constitue une honte inimaginable. Alors les mères et les épouses leur vouent une rancœur tenace, les enfants deviennent des chiens perdus sans collier ; tous les clandestins meurent entre amis, pleurant parfois, avec dignité, le pays qu'ils ont rejeté comme la proie pour l'ombre. – **P. V.**



*Ciné Live*

CINÉ LIVE · novembre 2001 N° 51

**Quand les hommes pleurent...**

**Belgique · De Yasmine Kassari · Durée : 57 min · Sortie : 10 octobre 2001**

Chaque année, trente-mille Marocains traversent le détroit de Gibraltar pour pénétrer clandestinement en Espagne, quatorze-mille sont interceptés et refoulés, mille périssent noyés et quinze mille réussissent à passer. Pour ceux-là, que les Espagnols, surnomment haineusement les Maures, l'enfer de la misère qu'ils ont cru fuir va recommencer. Parqués dans des bidonvilles, trimant sous le joug de patrons cupides, méprisés par la population, menacés par des skinheads, crevant la faim, ils s'accrochent vaillamment. Inventent un Eldorado improbable à leurs femmes restées au Maroc. Se murent dans leurs rêves. Rient dans l'alcool et pleurent dans la solitude. Se pendent, parfois...

Ces souffrances d'hommes, Yasmine Kassari les restitue au fil de ses entretiens avec des exilés, volubiles ou absents, qui se racontent et disparaissent : la mise en scène est minimale, la distance délibérée, le déracinement évident. Et le documentaire, hallucinant, se clôt sur le corps désarticulé d'un clandestin noyé, cahotant sur les rochers, charrié sur la plage par une corde attachée à la jambe comme un sac d'ordures nauséabondes. Bienvenue en Espagne.

*Sandra Benedetti*  
Exit-exil



JEUNE CINÉMA · novembre 2001 N° 271

CINÉMA/RÉEL/VÉRITÉ

**Quand les hommes pleurent**

**Vacances au pays**

Des chiffres, brièvement, au début de *Quand les hommes pleurent*. Afin qu'on sache que, chaque année, 30 000 Marocains tentent de traverser le détroit de Gibraltar, attirés par l'"Eldorado" occidental, que 15 000 parviennent à passer, 14 000 sont refoulés et 1 000 meurent noyés. Ces terribles statistiques, on ne les oubliera pas. Mais la réalisatrice Yasmine Kassari n'y revient plus. Toutes ses images sont consacrées à des portraits d'émigrés, à leur parole. Ce dont ils ont rêvé en tentant la traversée depuis Tétouan, ce qu'ils ont réellement vécu et ce qu'ils vivent aujourd'hui même en Andalousie : Moros pour les Espagnols, ouvriers agricoles surexploités en échange d'un contrat de travail précaire et d'un permis de séjour. Familles souvent éclatées, logements insalubres, espoirs ruinés.

Sans jamais s'écarter de ses personnages, souvent filmés en plans rapprochés par une caméra qui évite toute arabesque, la réalisatrice Yasmine Kassari compose peu à peu une sorte de fresque intimiste. Privilégiées par son traitement documentaire, ces histoires individuelles s'articulent toutes autour du thème de l'exil et constituent finalement un ensemble qui prend valeur de témoignage sur un drame collectif. Non posée directement, la question "Pourquoi cet exil ?" hante le film. Aux dernières images, silhouettes confuses sur un rivage au petit matin, des Marocains quittent la barque d'un passeur – ils ont "réussi" – mais, tout près, on retire un cadavre de la mer.

Autre documentaire qu'on aurait jadis dit "engagé" : *Vacances au pays* de Jean-Marie Teno. Ce pays, c'est le Cameroun et c'est celui du réalisateur qui l'a quitté, mais y revient régulièrement. En 1999, dans Clief, Teno fustigeait le goût du pouvoir, le rêve de devenir "chef" – de grande ou de petite taille – poursuivi par les élites ou soi-disant telles, rêve largement caressé aussi à l'intérieur des familles par les maris et les pères ! Plus à l'aise dans le documentaire que dans la fiction (*Clando*, 1997), le réalisateur camerounais, dans son dernier film, revient au pays non pour des... vacances, mais pour un bilan pris sur le vif de la très officielle "course à la modernité" entreprise dans les années qui ont suivi l'indépendance.

Bilan accablant : les traditions ont été rejetées pour faire place à une société de consommation dans laquelle, au demeurant, beaucoup n'ont guère la possibilité de consommer, mais où règnent, à l'occidentale, les gadgets, la pub, le sponsoring, etc. La "modernité", c'est un haut fonctionnaire qui en vante les charmes et la nécessité dans un interminable et pompeux discours, tissu d'âneries aussi burlesque qu'affligeant. C'est encore des hôtels de luxe et des Mercedes confrontés à des bidonvilles ou, phénomène moins spectaculaire – et là Teno détaille et analyse –, la transformation des fêtes de village. Jadis occasion de "conseils" durant lesquels les communautés se réunissaient et débattaient de projets communs, les fêtes se sont totalement banalisées et commercialisées. L'inévitable match de foot qui en est le clou est placé sous la houlette d'une bière ou de Coca-Cola et les jeunes adeptes du ballon rond refusent de jouer s'il n'y a pas quelque trophée à gagner !

Teno frappe fort et juste, sa critique pouvant être appliquée, cela va de soi, à d'autres ex-colonies. Mais l'intérêt de son voyage-enquête, qui le conduit du lycée Général Leclerc de son adolescence, aujourd'hui délabré, à son village natal, est d'autant plus vif qu'il ne s'agit pas là de quelque reportage informatif mais de ce qu'on pourrait appeler un "documentaire-je". Un film dans lequel le réalisateur affirme ses choix et ses points de vue, dit ses colères et ses émotions tout en laissant passer parfois un rien de nostalgie.

Ici comme dans *Quand les hommes pleurent*, on est très loin du dernier film d'Abbas Kiarostami *ABC Africa*. Réalisé en Ouganda pour le compte d'une organisation humanitaire ayant en charge les centaines de milliers d'orphelins que compte ce pays dévasté par les guerres et le sida, *ABC Africa* se présente comme une sorte de vagabondage documentaire autour de la situation dramatique de ces orphelins et des tentatives pour leur venir en aide. Les nombreux effets de "film dans le film" (Kiarostami filmé en train lui-même de filmer avec une petite caméra numérique) insérés dans le récit ne sont pas pour rien dans la déception laissée par ce "documentaire" qui semble d'autant plus

artificiel et superficiel qu'il est signé d'un grand nom., Kiarostami a réalisé ça en dix jours ; il aurait mieux fait de prendre son temps. Ou de s'abstenir.

**Jacques Chevallier**

**Quand les hommes pleurent.** réal : *Yasmine Kassari* ; ph : *Dominique Henri* ; mont : *Kahina Attia* (Belgique, 1999, 57 mn).

**Vacances au pays.** réal : *Jean-Marie Teno* ; ph : *J.-M. Teno et Moussa Diakité* ; mont : *Christiane Badgley* (Cameroun France 2000, 75 mn).



L'OFFICIEL DES SPECTACLES

du mercredi 10 au mardi 16 octobre 2001

NOUVEAUX FILMS

**QUAND LES HOMMES PLEURENT...** (2000-57 min)

*Film belge en couleurs de Yasmine Kassari.*

**Documentaire** Chaque année, environ 30 000 Marocains traversent le détroit de Gibraltar pour entrer clandestinement en Espagne. 14 000 sont interceptés et renvoyés dans leur pays. 1 000 meurent noyés ou abattus, et 15 000 réussissent à passer. Ils rêvaient de travailler, d'avoir une maison et une voiture, ce sont des pères qui préfèrent rester loin de leurs enfants pour leur envoyer un peu d'argent, des fils qui ont honte de rentrer en avouant qu'ils ont échoué...

Les chiffres se transforment en hommes dans ce documentaire. Yasmine Kassari analyse le piège dans lequel ils se débattent, fait de rêve, de la peur du jugement de leurs familles et amis et de l'exclusion qu'ils rencontrent en Europe. Son film a participé, entre autres, au Festival 2000 du Royal Anthropological Institute of Britain à Londres. Au même programme **Chiens errants** (1995 - 7 mn) : premier court métrage de la réalisatrice sur l'abattage des chiens errants dans certaines villes du Maroc.- **C.L.**

**Denfert 14e** (vo)



LE MONDE · mercredi 10 octobre 2001

**Ce douloureux continent qu'on nomme l'exil**

**Quand les hommes pleurent...** Un regard bouleversant sur les travailleurs marocains en Espagne.

**Film documentaire de Yasmine Kassari (57 minutes)**

*Quand les hommes pleurent...*, film de Yasmine Kassari remarqué depuis 1999 dans un nombre impressionnant de festivals, a pour sujet l'immigration clandestine des Marocains qui, chaque année, traversent au nombre de 30 000 le détroit de Gibraltar à destination de l'Europe, et plus particulièrement des côtes espagnoles. Parmi eux, 14 000 sont interceptés et renvoyés dans leur pays, 1 000 meurent noyés, et 15 000 parviennent à passer.

Mais le film de Yasmina Kassari, comme son titre l'indique assez clairement, ne se veut nullement un reportage d'information. Ces chiffres ne nous sont donnés que pour mémoire, et permettent tout au plus de prendre en compte le cadre socio-économique sur lequel vont se découper, avec une précision et une émotion d'autant plus fortes, la situation désespérée et le destin amer de quelques-uns d'entre eux.

Le cadre général est celui d'un pays de rêve, l'Andalousie, jadis terre de rencontre et de mutuel enrichissement des civilisations. Il suffit à Yasmine Kassari de planter sa caméra dans les bidonvilles immondes où sont parqués les travailleurs marocains pour qu'une première et désagréable question saisisse d'emblée le spectateur : serait-ce là tout le chemin franchi entre le Moyen Âge et le XXIe siècle ? Résultat, pour partie, de l'intégration de l'Espagne à l'Union européenne, une véritable barrière économique et sociale s'est levée entre les pays méditerranéens, selon le continent auxquels ils appartiennent.

Ce n'est pourtant rien encore au regard de ce qui va suivre. Car les premières victimes de ce processus sont les hommes, pris au double piège du paradis que constitue pour eux la richesse européenne, et de l'enfer en lequel il se transforme dès lors qu'ils y ont posé le pied.

**UN RACISME ABJECT** Dénommés Moros, et considérés comme tels par la population locale dans une résurgence terrifiante – et d'une actualité semble-t-il brûlante – des anciennes guerres de religion, ces hommes sont en butte à un racisme abject et à l'humiliation d'une forme moderne d'esclavage. Plusieurs d'entre eux témoignent de cette condition dans le film, révélant la misère économique qui les a incités, au péril de leur vie, au départ, et la condition inhumaine qu'on leur fait à leur arrivée, depuis le travail de récolte, épuisant et mal rémunéré, jusqu'aux logements insalubres, en passant par le chantage exercé à leur encontre par des petits patrons qui leur vendent, avec la complicité tacite des autorités locales, les contrats de travail indispensables à l'obtention d'un permis de séjour. La dénonciation de cette situation de non-droit - notamment mise en scène lors de la "descente" haineuse d'un de ces petits propriétaires dans le bidonville - annonce, de fait, les émeutes racistes qui devaient se dérouler, en 2000, à El-Ejido.

La clairvoyance politique n'est pas cependant la seule vertu du film, qui dit également, de façon à la fois digne et bouleversante, l'impuissance et la honte de ces hommes, incapables de retourner dans leur famille au pays, parce que ce serait en quelque sorte avouer leur déchéance et la faillite de leur rêve. Par la proximité qu'il a su instaurer avec ces hommes brisés, par l'inavouable réalité qu'il parvient à mettre au jour, par la dimension fragmentaire et intuitive de son approche, ce beau documentaire confine à la poésie, en faisant aborder au spectateur ce douloureux continent qu'on nomme l'exil.

*Jacques Mandelbaum*

<http://sortir.lemonde.fr/article/0,4462,229806,00.html>



PARISCOPE · du mercredi 10 au mardi 16 octobre 2001

### **Quand les hommes pleurent...**

2000. 55 mn. **Documentaire** belge en couleurs  
de Yasmine Kassari

Chaque année, environ 30 000 Marocains quittent clandestinement leur pays pour gagner l'Espagne via le détroit de Gibraltar. Environ 15 000 réussissent à passer : les autres meurent ou sont pris... La réalisatrice a choisi d'interroger ces survivants, ceux qui risquent leur vie pour un hypothétique Eldorado occidental.

**Denfert 82**



STUDIO · décembre 2001 N° 173

**Quand les hommes pleurent \*\***

*Un doc émouvant*

Chaque année, environ 30 000 Marocains tentent clandestinement, via Gibraltar, de gagner l'Espagne pour y travailler. 15 000 réussissent, les autres sont pris et renvoyés chez eux ou meurent lors de la traversée. À travers des témoignages émouvants de survivants, Yasmine Kassari dresse un déchirant tableau de l'immigration, beau complément au *Inch'Allah dimanche* de Yasmina Benguigui. M.R.

Documentaire de Yasmine Kassari. 55 mn. Sorti le 10/10



TÉLÉRAMA · du 13 au 19 octobre 2001 N° 2700

**Quand les hommes pleurent**

Le Denfert, 14e

Plus de trente mille Marocains traversent chaque année le détroit de Gibraltar pour rentrer clandestinement en Espagne. 14 000 sont interceptés et renvoyés dans leur pays, 1 000 meurent noyés et 15 000 réussissent à passer. La réalisatrice Yasmine Kassari a pris le parti d'interroger un certain nombre de ces hommes qui croient encore à un eldorado occidental et n'hésitent pas à se jeter littéralement à l'eau pour l'atteindre. *"Au cours de leur récit, dit-elle, il arrive toujours un moment où avec difficulté ils me disent : ... à ce moment-là seulement j'ai pleuré."* Beaucoup des hommes qu'elle a interrogés, ajoute-t-elle, *"sont de ma famille. Je faisais jusqu'alors partie de ces femmes qui croyaient que ces hommes, ces bêtes de travail, étaient des bêtes de sexe qui, là-bas en Europe, menaient grande vie et tombaient toutes les filles"*.

Arrivée en Espagne au printemps 1997, elle a rassemblé des témoignages et en a tiré ce documentaire qui en dit long sur l'absence d'avenir des jeunes au Maroc et sur les conditions exécrables de vie de ceux qui atteignent le sol européen. Il serait intéressant de comparer ce film, présenté à de nombreux festivals et jouissant d'une formidable réputation, à *Loin*, d'André Téchiné, dont l'un des personnages principaux est un jeune Marocain taraudé, lui aussi, par l'idée fixe de quitter son pays.



ZURBAN

semaine du mercredi 10 au mardi 16 octobre 2001 N° 59

*ET AUSSI* **Quand les hommes pleurent...**

Trente mille Marocains traversent chaque année le détroit de Gibraltar pour tenter leur chance en Espagne. Quinze mille y parviennent et découvrent une vie de labeur épuisant et la honte de revenir au pays. Ce sont ces destins brisés que la réalisatrice Yasmine Kassari a voulu évoquer, à travers l'histoire de quelques-uns de ses compatriotes. Un documentaire émouvant sur ces volontaires à l'exil, coincés entre l'espoir déçu d'une vie meilleure et leur condition d'émigrés clandestins. **V.L.B.**



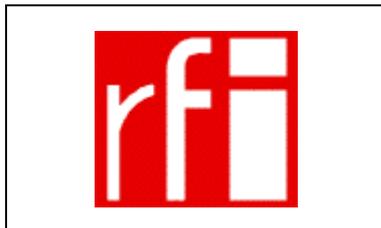
FRANCE CULTURE

**"Personne n'est parfait"**

Émission de Marc Voinchet

Diffusée en direct le mercredi 10 octobre 2001 à 19h30

Contact : Marc Voinchet / Catherine Parent / Antoine Guillaud  
France Culture · Pièce 61 39 · 116 av du Pdt-Kennedy 75016 Paris  
tél. 01 56 40 12 18 ou 24 09



RFI · RADIO FRANCE INTERNATIONALE

**"Actualité du Cinéma"**

Émission de Catherine Ruelle

Diffusée le dimanche 14 octobre 2001 à 19h30

Contact : Catherine Ruelle 104 av du Pdt-Kennedy 75016 Paris tél. 01 44 30 83 13

**"La case du cœur - Plein Sud"**

Émission de Alain Mevegué et Sophie Ekoué, interview Zora Sotty

Diffusée le 20 octobre 2001 à 15h10, rediffusion prévue le 28 décembre 2001

Contact : Zora Sotty · La case du cœur  
116 av du Pdt-Kennedy 75016 Paris tél. 01 56 40 13 21 ou 14 85

---

QUAND LES HOMMES PLEURENT...  
**SÉLECTIONS OFFICIELLES AU 10 SEPTEMBRE 2001**

- 1 **Festival International de Nyon** Suisse 2000
  - 2 **ACDO Festival de Cannes** France mai 2000
  - 3 **Biennale des Cinémas Arabes** Paris France 2000 **MENTION SPÉCIALE DU JURY**
  - 4 **Festival de Namur** Belgique octobre 2000
  - 5 **Femiale Octobre 2000 de Cologne** Allemagne octobre 2000
  - 6 **Silent Call of the Earth** Palerme Italie octobre 2000
  - 7 **Figra** Lille France octobre 2000
  - 8 **University of California** Berkeley USA novembre 2000
  - 9 **Bellinzona** Suisse octobre 2000
  - 10 **Film Méditerranéen** Bruxelles Belgique novembre 2000
  - 11 **Festival d'Amiens** France novembre 2000
  - 12 **Filmer à tout prix** Bruxelles Belgique novembre 2000 **PRIX MEUTER**
  - 13 **Festival de Leipzig 2000** Allemagne octobre 2000
  - 14 **Regards Sud** Lyon France novembre 2000
  - 15 **Forum Civique Européen** Limans France novembre 2000
  - 16 **Europa Cinémas** Paris France décembre 2000
  - 17 **Royal Anthropological Institute of Great Britain** Londres Angleterre décembre 2000  
**COMMENDED FOR THE BAZIL WRIGHT PRIZE 2001**
  - 18 **Rencontres du Film Documentaire** Vic-le-Comte France novembre 2000
  - 19 **Encontros Internacionais de Cinema Amascultura** Portugal novembre 2000
  - 20 **La Méditerranée entre Nord et Sud (IMA)** Paris France novembre 2000
  - 21 **Rencontres Cinéma de Manosque** France janvier 2001
  - 22 **La Méditerranée des Femmes** Dignes France mars 2001
  - 23 **Arab Screen Independent Film Festival de Qatar** mars 2001
  - 24 **Vues d'Afrique** Montréal Canada avril 2001  
**PRIX DU MEILLEUR DOCUMENTAIRE DES CINÉMAS DU SUD**
  - 25 **La XV<sup>ème</sup> Semaine Culturelle Maison du Maroc** Paris mai 2001
  - 26 **The 4<sup>th</sup> ZIFF** Festival of the Dhow Countries Zanzibar juin juillet 2001  
**SILVER DHOW AWARD FOR THE SECOND BEST DOCUMENTARY FILM**
  - 27 **Colloque International sur l'Immigration** Séville Espagne juillet 2001
  - 28 **AVANCA 2001** Portugal juillet 2001
  - 29 **17<sup>èmes</sup> Rencontres Cinéma de Gindou** France août 2001
  - 30 **Africa in the Picture** Amsterdam Pays-Bas août septembre 2001
  - 31 **Second International Human Rights Film Festival** Nürnberg Allemagne septembre 2001
  - 32 **Sixième Atelier Africain Crea TV UNESCO / INPUT** Libreville Gabon septembre 2001
  - 33 **Rencontres Internationales du Documentaire de Montréal** Canada novembre 2001
  - 34 **Rencontres de Montbéliard** France novembre 2001
- etc.

- 1 **Festival International du Film Francophone** Namur 1995  
PRIX CIRTEF MEILLEUR COURT MÉTRAGE DES PAYS DU SUD
- 2 **17<sup>ème</sup> Édition du Film de Court métrage Média 10/10** Namur 1995
- 3 **Filmer à tout prix N° 7** Bruxelles 1995
- 4 **Le FIPA Festival International de Programmes Audiovisuels** Biarritz 1996
- 5 **Festival International du Film de Bruxelles** 1996
- 6 **5<sup>ème</sup> Édition Image 96 Soirées Courts métrages** Charleroi 1996
- 7 **42<sup>ème</sup> Festival du Court métrage** Oberhausen 1996
- 8 **Sydney Film Festival** 1996
- 9 **25<sup>ème</sup> Festival du Nouveau Cinéma de Montréal** 1996
- 10 **Festival International du Film de Troïa** 1996
- 11 **4<sup>ème</sup> Festival du Court en dit long** Paris 1996
- 12 **Biennale des Cinémas Arabes** Paris 1996
- 13 **1<sup>er</sup> Festival du Nouveau Cinéma de New York** 1996
- 14 **Festival de Riga** 1996
- 15 **Images du Monde Arabe de Montréal** 1996
- 16 **Orens Film Festival** Espagne 1996
- 17 **Cinéma Méditerranéen de Montpellier** 1996
- 18 **London Film Festival** 1996
- 19 **Turin 1996 PRIX DU MEILLEUR COURT MÉTRAGE**
- 20 **Cinéma Méditerranéen à Bruxelles** 1996
- 21 **Festival de Films de Femmes tout feu tout flamme** Nantes 1997
- 22 **Festival du Cinema Africano Milano** 1997 MENTION DU JURY DE L'OCIC
- 23 **Afrikanishes Kultur and Filmfestival** Osnabruck Allemagne 1997
- 24 **Mondial Filmfestival Turnhout** 1997
- 25 **Mondial Film Festival Louvain** 1997
- 26 **Antalya Golden Orange International Short Film Festival** 1997
- 27 **Festival du Film Africain de Vérone** 1997
- 28 **Festival des Nations Ebensee** 1997

# aux frontières de l'absence

PAR DONAT CARLIER  
IN " LE MATIN ", BRUXELLES

"Je ne peux faire ce qu'exige ma liberté."

Elle est debout dans la pénombre, très droite, les bras le long du corps. Elle prononce ces quelques mots qui disent tout son enfermement. Sélima a 14 ans. Avec son jeune frère, elle est arrivée clandestinement en Espagne comme chaque année 15 000 de leurs compatriotes. Ils accompagnent leur père venu chercher du travail en Andalousie.

Même à cette famille, un logement décent n'a pas été accordé. Sélima vit donc dans un bidonville avec 400 travailleurs marocains. Autour d'eux les murs se sont multipliés : le rejet des Espagnols, l'exploitation, les humiliations, la solitude... et l'impossible retour d'exil. Autour d'elle, une barrière supplémentaire : la crainte diffuse que suscite la présence de ces hommes et de leur misère. Sa force et sa maturité impressionnantes viennent en contrepoint féminin, adolescent et singulier des trajectoires d'hommes que retrace le film documentaire de Yasmine Kassari. Quand les hommes pleurent... est une histoire de frontières et d'absences. Elle dit les souffrances d'êtres humains pris au piège du cynisme de l'Europe et des rêves qu'elle suscite au Maroc.

De la Reconquista au colonialisme, les relations entre le Maroc et l'Andalousie n'ont jamais été idylliques. Au travers de tant d'affrontements, l'Andalousie s'était malgré tout construite sur les apports des civilisations juive, musulmane et chrétienne. Plus récemment, les contacts entre les deux côtés du détroit de Gibraltar se sont enrichis de l'expérience douloureuse de l'émigration. Celle-ci a permis l'émergence d'une identité en partie commune. Celle du travailleur du Sud, taillable et corvéable à merci mais indispensable aux économies du Nord. Nos pays avaient appelé ces "Méditerranéens" à remplacer sur le marché du travail les personnes auxquelles les conquêtes sociales donnaient la possibilité de refuser les emplois les plus dévalorisés. Notre niveau de développement n'a en effet pas été atteint sans contrepartie blessante pour l'humanité. L'intégration de l'Espagne dans l'Union européenne, ce club fermé de privilégiés, se paie au même prix.

C'est l'Europe qui a débloqué les crédits qui ont permis la construction du gigantesque canal qui irrigue les productions andalouses de fruits, de légumes et de fleurs. Un "miracle économique". Mais des conséquences sociales et écologiques désastreuses. Les serres en plastique à perte de vue, l'utilisation massive de pesticides, les besoins exponentiels en eau qui épuisent la nappe aquifère... détériorent encore un peu plus les conditions de vie des travailleurs venus du Maroc et des pays d'Afrique sub-saharienne, victimes d'un nouveau type d'esclavagisme.

Avant l'entrée de l'Espagne dans la Communauté Européenne, la frontière entre le Nord et le Sud, les pays pauvres et les pays riches, passait par les Pyrénées. En 1986, elle s'est déplacée pour séparer nettement les deux rives de la Méditerranée. L'élargissement de l'Europe a transformé une réalité géographique en une coupure politique, temporelle, sociale et mentale. Alors qu'elle s'était construite dans une opposition symbolique au Nord, l'Andalousie se vit à présent comme partie intégrante de l'Union, bien distincte de cette identité méditerranéenne rejetée vers l'Afrique. De terre d'émigration, l'Andalousie s'est transformée en pays d'immigration. En quelques années, une partie de sa population a rompu avec une tradition d'accueil de migrants venus du Tiers Monde sur le chemin des pays occidentaux.

Là encore, l'influence de l'Europe fut décisive. Pour "mériter" son intégration, l'Espagne a dû prouver sa capacité à garantir l'étanchéité de ses frontières. Intercepter les embarcations de fortune qui n'ont pas coulé dans le détroit, refouler leurs occupants, traquer ceux qui parviennent à débarquer et même tirer à vue. Chaque année, 14 000 Marocains sont expulsés d'Espagne. Chaque année, 1000 tentatives de traversée se concluent par la mort. Mais consolider la forteresse ne suffisait pas. Il fallait encore mettre en place d'autres frontières étanches. Des frontières qui séparent les personnes et qui les déchirent aussi intérieurement. Des frontières entre les Espagnols et les Moros (c'est le nom, lourd de toute une histoire de haines, que nombre d'Andalous leur donnent), entre ces travailleurs marocains et leurs familles restées au pays, entre les êtres humains qu'ils étaient là-bas et les bêtes de somme qu'ils sont devenus ici, entre leur image dans le regard des femmes qui les attendent et ce qu'ils vivent réellement, entre leurs rêves d'alors et la réalité présente...

En 1985, le Parlement espagnol a adopté la Ley Orgánica de Extranjería qui catalogue les immigrés en différents statuts qui se déclinent du citoyen à part entière jusqu'à "l'illégal". Dans les faits, cette loi a abouti au partage structurel des rôles entre les autorités espagnoles, la mafia des passeurs et celle des employeurs. L'octroi de papiers y est conditionné à l'obtention d'un contrat de travail, vendu aux clandestins par des patrons qui gardent le plus souvent le précieux document en leur possession à des fins de chantage. Les permis de séjour auxquels ces contrats donnent droit sont retenus des mois durant par l'administration qui exige toujours un autre papier, un autre cachet. Bien souvent, ils ne sont délivrés que lorsqu'ils ne sont plus valables. Illégaux, clandestins en voie de régularisation, travailleurs temporairement légaux, immigrés en principe régularisés sans pouvoir le prouver..., ils sont tous "tenus en laisse", dans des situations de non-droit qui leur interdisent de quitter leur patron, leur village, l'Espagne.... Et pour ne pas mourir tout à fait, ils imaginent une nouvelle frontière. "L'Espagne, c'est pas l'Europe. En France, en Belgique ou aux Pays-Bas, c'est différent." Que diraient de ces espoirs, Sémira Adamu ou les clandestins retrouvés morts à Douvres ?

En février dernier, les événements de El Ejido ont démontré combien le racisme s'est institutionnalisé en Andalousie. Pendant trois jours, des bandes bien structurées ont organisé des "chasses" aux Marocains et saccagé leurs biens sous les yeux de forces de l'ordre passives. Nié par les autorités qui le pratiquent, ce racisme institutionnalisé sévit sous des formes voilées : absence de protection contre les attentats skinheads, vexations diverses venant des autorités publiques... C'est là la conséquence honteuse de l'entrée brutale de l'Andalousie dans la modernité économique européenne. L'exploitation directe et massive des Marocains par laquelle ils opèrent cette intégration ramène en permanence les Andalous à la fragilité de celle-ci, à la précarité de leur statut de "nouveaux riches" fiers et jaloux de leurs succès. Les tensions nées de ces bouleversements se traduisent alors en haines à l'encontre de boucs émissaires tout trouvés, d'autant plus que les instances de référence européennes les désignent implicitement à la vindicte en exigeant des mesures de protection d'un espace que Schengen a unifié.

Bien sûr, toutes les institutions politiques espagnoles ne participent pas de cette dérive. Les responsables politiques de la Région se sont opposés aux instances locales et nationales qui ont, sans sourciller, démenti le caractère raciste des émeutes d'El Ejido. Dans certaines communes, à la culture de gauche bien ancrée, la multiculturalité andalouse se vit mieux. De nombreuses associations, également visées par les émeutiers d'El Ejido, tentent de soutenir les travailleurs marocains et d'organiser la lutte pour le respect de leur dignité. En juillet, l'Espagne a régularisé plus de 100 000 illégaux en quelques semaines. Un résultat dont la Belgique ne peut se vanter...

Mais qu'en sera-t-il de cette régularisation dans les faits ? Régularisés ou non, la plupart des Marocains connaissent des conditions de travail identiquement insupportables. L'Espagne a-t-elle le droit de simplement régulariser tous les dix ans une partie de ses "illégaux" ? Ce pays est tiraillé entre les différentes facettes de sa dynamique modernisatrice. Comment concilier la participation à la mondialisation néo-libérale, l'imperméabilité des frontières et le respect des principes démocratiques censés fonder l'unification du continent européen ? Les doubles contraintes que fait peser l'Europe sur l'Espagne ne l'aideront pas à choisir la voie la plus humaine pour dépasser ces contradictions.

Yasmine Kassari, elle, a accompli un premier pas. L'impasse dans laquelle les travailleurs marocains s'éteignent n'est pas due qu'aux égoïsmes espagnol et, plus largement, européen. Ces hommes sont également prisonniers de leur image de mari, de père, de frère absents. Le documentaire ne montre pas le pays natal, tout aussi absent pour ces exilés. Il l'évoque à travers des souvenirs nostalgiques et surtout à travers ces voix féminines qui grésillent dans les cornets des téléphones publics. Ces courtes conversations sont leurs seuls contacts avec le Maroc. Mais comment raconter, dans ces moments-là, les logements insalubres et bondés, les salaires de misère et la difficulté à envoyer de l'argent, les

nuits de quatre heures, le travail harassant plié en deux du lever au coucher du soleil, le mépris, la peur, la dérive... ? Indicible. Et interdit.

Quand ils parviennent à revenir quelques temps au Maroc, les hommes ne brisent pas le mensonge du rêve européen. Dans une société patriarcale, "un homme ne pleure pas", explique la réalisatrice. "Les larmes, c'est pour les femmes. Un homme va de l'avant." Son documentaire rappelle qu'une frontière peut également être une interface qui rend le dialogue possible et nécessaire. Yasmine Kassari a franchi la frontière que traçait l'absence mythifiée de ces travailleurs immigrés. "J'étais le regard de ces femmes qui croient que leurs hommes mènent la grande vie, 'tombent les filles'. Un regard qui a traversé les voiles. Ce que j'ai découvert, ce sont des hommes seuls, exploités et surtout des hommes qui ont appris à avoir peur et à avoir honte de leur peur."

Besoins démographiques et économiques obligent, les pays européens rompront bientôt avec leurs politiques "d'immigration zéro". Pourquoi ne pas rompre également avec les mensonges distillés à nos opinions publiques ? Et dire que ces politiques n'ont jamais existé parce qu'elles sont tout simplement irréalistes ? Pourquoi ne pas rendre plus transparentes et humaines les régulations des flux migratoires que nous serons amenés à mettre en place ? Elles ne peuvent se limiter à nous assurer un bien-être encore un peu plus insultant pour la majorité des habitants de la planète. Elles doivent organiser le partage de notre richesse. Elles peuvent démontrer qu'une frontière est aussi un lieu de passage, d'ouverture et d'échange. Qu'une frontière est utile lorsqu'elle permet le dialogue des différences. Ainsi, interrogé sur ses espoirs, Bachir répond : "Si j'avais des papiers, je partirais pour aller et venir." Bachir n'a qu'un an de plus que Sélima. Un âge où les rêves ne sont pas devenus de simples échappatoires. Qu'est-ce qu'il leur sera donné de faire de leur terrible lucidité ? Quelles frontières devront-ils encore franchir pour dévoiler nos propres absences ?

---

**sources** ALBERT BASTENIER, Clandestins de Douvres : Vous vivrez comme des porcs !, dans La Revue Nouvelle, juillet-août 2000.  
JEAN-YVES CARLIER, El Ejido : Des légumes racistes ?, dans La Revue Nouvelle, mai-juin 2000.  
ANA GUIRADO, Migration clandestine du sud de la Méditerranée vers l'Europe, rapport de l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe, 21 décembre 1999.  
LILIANA SUÁREZ-NAVAZ, Political Economy of the Mediterranean Rebordering : New Ethnicities, New Citizenships, dans The Stanford Humanities Review, n° 5.2, printemps 1997.



# immigrants du Maroc

ARTICLE DU FILM FESTIVAL MAIN (TRADUIT DE L'ANGLAIS)  
RAI (ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE) FILM FESTIVAL  
2000, LONDRES

**" Un film émouvant témoignant d'une observation aigüe, dans lequel la forme et les thèmes travaillent en même temps. "**

**L'ACTION PRINCIPALE** Le sujet du film est l'immigration marocaine dans le Sud de l'Espagne. Ces immigrants clandestins supportent un voyage très risqué pour arriver en Europe, comme le commentaire du film l'observe : "Chaque année, 30 000 Marocains traversent le détroit de Gibraltar, 14 000 sont renvoyés, 1 000 meurent, 15 000 s'arrangent pour s'installer dans le pays".

**LE FILM** Des extraits d'interviews d'environ dix hommes marocains (et une jeune femme) sont entrecoupés par des séquences de personnes au travail dans une plantation de poivrons et par une scène imprévue d'interaction avec des résidents espagnols des environs. Les petits fragments d'interviews couvrent différents sujets, à la fois la misère de la vie en tant que travailleur exploité en Espagne, et les motivations, qui les ont poussés à quitter le Maroc au péril de leur vie et à endurer cette misère.

Contrairement à beaucoup d'autres films ethnographiques montrés durant le festival, ce film donne délibérément très peu d'indications sur les caractères, les personnalités ou l'action. Les hommes sont interviewés dans l'espace impersonnel d'un grand hangar surpeuplé et où les personnages de ce film évoluent, avec très peu d'éléments identifiants. Ils parlent des raisons financières pour lesquelles ils voulaient venir travailler en Espagne, la dureté du voyage, et de la misère écrasante de leur situation en Espagne. Par ailleurs, hors de ces fragments, très peu d'éléments qui iraient dans le sens d'une véritable narration sont développés – une de ces quelques "multi-scènes" développe l'histoire d'un homme qui réussit à obtenir un traitement à l'hôpital pour un problème de cécité.

Quelques personnes, qui ont vu le film au festival, critiquent son aspect vide et impersonnel, qui offre peu d'occasions de s'engager dans le sujet ethnographique du film. Je ne pense pas que le style dépersonnalisé, anti-narratif du film, soit accidentel. En fait, c'est justement là où le film a 'joué gagnant' avec le plus d'efficacité. Le montage séquentiel, visant à produire un film qui rend difficile de rentrer dans les vies et les motivations des acteurs clés, travaille en fait à représenter la situation dans laquelle ces acteurs évoluent.

Frederik Jameson décrit dans "Postmodernisme, ou la logique culturelle du capitalisme récent" le rôle fondamental du temps fictif dans la plupart des vidéos et TV – l'illusion d'un temps raccourci dans et par le médium. Il remarque que "la plupart des films

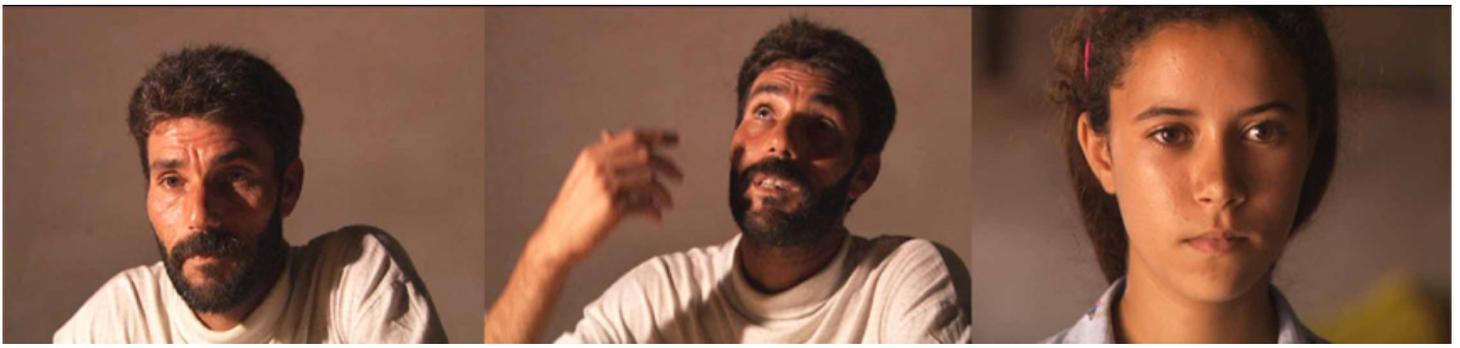
documentaires (et des vidéos documentaires) projettent toujours une forme de fictionnalité résiduelle – une sorte de temps construit du documentaire – au centre de son idéologie esthétique, de ses rythmes et effets séquentiels." (p. 75). Jameson a largement raison – et le succès de la plupart des films ethnographiques les plus connus dépend consciemment de cette sorte de temps fictif (par exemple "Bridewealth for a Goddess"). Par contraste, "Quand les hommes pleurent" va plus loin que beaucoup d'autres films dans le refus de construire cette sorte de fiction, et n'essaie jamais de montrer quoi que ce soit dans le sens d'un passage progressif (chronologique) du temps.

Cette absence de temps fictionnel travaille avec force pour symboliser le déracinement et l'impuissance de ces hommes. Dans le film, presque aucun des informateurs n'exprime le désir de résider de façon permanente dans le pays d'accueil ; presque toutes leurs ambitions et tous leurs désirs sont encore au Maroc – par exemple, ils veulent retourner dans une ville natale avec les ressources financières nécessaires pour acheter une voiture. En même temps, ils se rendent bien compte que la possibilité de retourner au Maroc est invraisemblable puisqu'ils ne peuvent pas retourner sans avoir "réussi" en Espagne. L'importance qu'ils accordent à cet endroit lointain contraste avec le désengagement et l'exclusion de la société d'accueil.

L'absence d'éléments narratifs reflète le désengagement de ces hommes du terrain social en Espagne – si l'on a ni attachement, ni intérêt ou capacité d'agir dans un milieu social, alors il n'y a plus de possibilité de développer un ensemble significatif de projets et d'ambitions personnels en relation avec ce terrain. Sans ces projets, il n'y a pas de possibilité d'action qui fasse sens et qui soit conductrice pour tout type de temps fictif ou narratif. Pour ces hommes, qui sont à la fois objectivement exclus et subjectivement désengagés de la vie sociale dans laquelle ils évoluent, tout contexte d'une action qui fasse sens est absent ; tous leurs espoirs et désirs (mis à part des désirs complètement immédiats tels que se nourrir et s'abriter) sont attachés à un endroit lointain duquel ils sont presque complètement séparés, excepté par d'étranges appels téléphoniques.

D'où l'absence de tout développement des personnages – de toute exposition détaillée d'intérêts et de caprices individuels. Une ou deux personnes parmi le public a critiqué le fait que le film montre les immigrants d'une façon assez triste et vide. Une fois encore, je pense que c'est délibéré ; totalement marginalisés, exploités en Espagne, et séparés du Maroc, il y a peu d'éléments dans ce contexte, qui leur permettraient de créer un "Moi" qui pourrait être véhiculé par le film.

Pour moi, c'est un des films les plus provocants qui ait été projeté ; la manipulation des techniques filmiques et des conventions du temps et des personnes contribue à produire un travail ethnographique qu'il n'aurait tout simplement pas été possible de produire dans un texte ordinaire.



## note de présentation avant tournage

PAR LA RÉALISATRICE (EXTRAIT)

### QUAND LES HOMMES PLEURENT...

57 MINUTES · DOCUMENTAIRE · 35 MM COULEUR  
2000 · LES FILMS DE LA DRÈVE

Le Maroc est un pays qui a une longue histoire du départ de ses hommes. À l'esclavagisme colonialiste succède un esclavagisme moderne. Le grand capital continue à vider méthodiquement la terre de ses hommes, aidé dans sa besogne par le chômage et la pauvreté croissante dans les pays de destination, et conforté par une bourgeoisie locale qui y trouve aussi son compte : comment un pays déboisé de ses hommes pourrait-il connaître les changements qui naissent des confrontations des classes sociales ? Les pays européens ont besoin du *pauvre* du Maroc, et le marocain riche a besoin de paix sociale.

Il n'y a pas au Maroc un être qui puisse se vanter de ne compter aucun émigré dans son entourage familial. Un de ces hommes absents, qui revient parfois ou qui ne revient plus... et dont on pèse l'importance uniquement par les sommes d'argent qu'il envoie à sa famille. Un argent payé cher. Un argent payé d'exil, d'humiliation et de solitude.

Ces hommes-là – tout est mis en œuvre pour qu'ils aient dès le premier âge le regard tourné vers l'Europe – croient encore en un *Eldorado* occidental et n'hésitent pas à se jeter à l'eau pour l'atteindre. La plupart traverse clandestinement la Méditerranée dans des barques, qu'ils appellent *la bassine*.

Illettrés pour la plupart, mariés pour la plupart, ils sont prêts à acheter l'espoir d'une survie économique contre le seul atout qu'ils ont et qu'ils n'ont jamais eu : la force de leur bras. Leur force physique est mise sur le marché et la rentabilité se négocie au mépris de l'humain. De cet émigré, l'Europe en veut toujours, malgré la crise économique. Mais, à son habitude, elle le préfère dépouillé de son identité et de son être.

*"Elle le veut force de travail brut, sans cœur, sans testicules, sans désirs, sans famille, bref, à peine un homme." Ben Jelloun.*

Autour de ces corps halés et mis à nu, s'organise la nouvelle industrie esclavagiste de notre temps. Au Maroc : les passeurs, les consulats, les douaniers et toutes les sortes d'intermédiaires. Et si la mer est clémente et le passage réussi : l'Espagne avec d'autres passeurs, une autre police, d'autres frontières, d'autres intermédiaires et surtout, au bout du chemin, la désillusion, la misère...

L'émigration clandestine, je l'ai d'abord vécue de l'autre côté de l'Occident. Du côté des pères absents et des mères restées seules dans la ruralité marocaine. De ce côté, nous vivons le doute permanent et

la peur au ventre, et nous en arrivons à nous dire : qu'il nous oublie, qu'ils ne revienne plus, qu'il n'envoie plus d'argent, que la terre étrangère "l'avale". Qu'elle *l'avale* par ce qu'elle a de beau : les rubans d'autoroutes, les yaourts au goût de noisette incomparable et les filles blondes et maigres aux yeux verts...

Nous aussi, du côté des mères, on rentrait dans le cliché né du racisme ordinaire et on croyait que ces hommes, ces bêtes de travail, étaient des bêtes de sexe, et que les européennes allaient nous les prendre. Des bêtes de sexe, ça ne laisse de place ni pour le subtil, ni pour l'affectif. L'image de nos hommes est définitivement figée dans la violence de leur corps de travailleurs. Les hommes, eux, quand ils revenaient deux ou trois semaines par an ou tous les deux ans, ne tentaient pas de changer notre vision des choses. Ils riaient de nous les entendre dire, mais ne s'en défendaient pas.

Maintenant, je sais qu'un homme illettré, expatrié et meurtri par tous les exils, gagne à sauvegarder ce regard de femme (leur contrechamp), finalement moins dur que la réalité de son exil. Alors, plutôt que de dire sa solitude, son abandon et ses larmes, l'homme rit. Un homme ne pleure pas. Les larmes, c'est pour les femmes. Un homme va de l'avant. Même si cet avant était une erreur à la base, une erreur reconnue, la marche arrière est interdite.

Même revenu au pays pour quelques jours, le retour définitif est impossible ! Il n'y a pas de retour au pays possible pour ces hommes qui croyaient partir en Espagne, en Europe, pour quelques mois... Mais dans toutes les histoires que m'ont raconté ces hommes, arrive toujours un moment où, avec difficulté, ils m'avouent :

"... À ce moment-là seulement, j'ai pleuré."

*Quand les hommes pleurent*, c'est quand ils réalisent l'impasse dans laquelle ils se trouvent. L'impasse, c'est ce moment de l'insoutenable souffrance, du hors-limite. Le pied du mur. Indicible. Comme un cri lancé dans le vide des consciences, qui tombe dans le silence diffus et moelleux d'un système trop bien organisé, résolu à lui acheter sa force et son silence. Un cri dans le silence absolu. Situation d'impasse où il lui est désormais impossible de partir, et impossible de rester.

En Espagne, là où l'émigration a repris les formes sauvages et primitives d'il y a quarante ans, je suis allée vers ces hommes, j'ai voulu boucler la boucle, former l'image d'une famille dont le père a émigré, synchroniser le quotidien d'êtres qu'un destin a unis et qu'une émigration a séparés. Je voulais vivre le contrechamp. Tenter de comprendre pour pardonner l'absence.

Je suis allée en Espagne au printemps de l'année 1997, rencontrer ces hommes et confronter mon besoin de faire ce film à la réalité de leur situation, et aussi à celle de mon sentiment par rapport à eux.

Comme le dit Tahar Ben Jelloun dans *La plus haute des solitudes*, "*Il ne s'agissait pas d'aller là un micro à la main et exiger une histoire, mais d'attendre*", attendre que leur réclusion et leur besoin de parler, de se décharger, les pousse vers moi... moi qui suis venue jusque-là par envie de les écouter. J'ai attendu... Et, à un moment, ils ont accepté ma présence et se sont mis à me raconter leur vie.

J'ai vécu parmi eux plus d'un mois, je les ai interviewés et photographiés (quelques-unes de mes photos, en annexe). Comment vous présenter ces interviews... "*Par ordre alphabétique, par ordre de détresse ? Toute classification ne peut être qu'artificielle puisque tous les discours tournent autour de la même détresse. Quelle que soit la gravité du trouble, ils disent l'exil, la folie, la mort.*"

Ben Jelloun

Pendant que j'étais là, on a retrouvé un homme marocain pendu dans un champ. Une émission marocaine qui s'appelle "Dardacha" (causette) appelle les travailleurs marocains à la prudence et à ne

pas sortir seuls la nuit, à cause des *skinheads*. "... Je change de chemin tous les jours en allant au travail et je n'emprunte pas la route pour ne pas être repéré par les *skinheads*... On ne sait jamais." Kacem

Presque tous les hommes se trouvant là proviennent d'un milieu rural. Ce sont des hommes qui ont toujours travaillé et qui se sont mariés très jeunes, pour la plupart. Souvent, les hommes de toute une famille ont émigré. Alors ils reconstituent la géographie sociologique d'avant leur départ : tous les hommes venant de la même tribu travaillent dans la même région d'Espagne et habitent ensemble. Souvent, les frères ou les hommes d'une même famille vivent dans la même chambre. Les femmes et les enfants sont tous restés au Maroc avec la belle famille, sous la garde des grands-parents.

Pourquoi est-ce que ces hommes partent ?

*"... Hommes expulsés de leur pays par le besoin, et le sous développement... Ils sont là, arbres arrachés, vidés, séparés de la tendresse et du soleil. Le mépris, la haine, les calcinent dans leurs bidonvilles." Ben Jelloun.*

Ils fuient la pauvreté et l'errance due au chômage... Vivre "au jour le jour" ne satisfait plus personne et fait peur à ceux qui ont des familles à nourrir. La contagion de "la sécurité sociale" les a atteint mais ils n'ont pas le pays qui va avec. Ils disent qu'ils partent à la recherche d'une survie économique. En fait, dans le meilleur des cas, ils n'obtiennent que les signes d'une richesse qu'ils n'atteindront jamais.

"Il y en a un qui ramène une belle bagnole... après s'être affamé ici toute l'année... Un autre ramène des habits mieux que les miens. Alors je me suis dit que ces gens vivent vraiment mieux que moi, mais quand j'ai vu ce que c'est, je me suis dit non... moi je vivais beaucoup mieux qu'eux..." M'ziane

Pour effectuer ce départ, ils ont tous dû emprunter, vendre des petites propriétés héritées de génération en génération ou des vieux bijoux de famille, pour payer le passeur ou le visa, souvent aidés dans leur besogne par des membres de la famille ou des amis. C'est un voyage qui commence par le bouche-à-oreille et se trace comme une fugue d'adolescent.

Souvent, ces hommes qui ont déjà échoué plusieurs fois dans leur tentative de départ, n'avouent même plus leur intention de partir qu'une fois arrivé de l'autre côté de la mer.

"... Je prenais mon sac comme si j'allais à Taourirt, et si je n'avais pas réussi la traversée, il n'en savaient rien, à la maison... Un jour, c'était fait, je ne les ai appelés qu'une fois en Corse. Les gens commencent à rire de toi quand tu rates plusieurs fois tes tentatives." Mohamed

Deux ou trois amis se mettent ensemble et prennent le train vers Tanger avec l'intermédiaire local. Dans le train, ils se retrouvent avec d'autres groupes. On ne se parle pas. C'est chacun pour soi. L'anonymat s'installe d'emblée.

"Chacun pour soi... Ce n'est pas des gens pour moi, ça." Mahmoud

À l'arrivée à Tanger, l'intermédiaire local rencontre les passeurs, qui prennent le relais. Comme sur un marché de bétail. Ils passent d'un groupe à l'autre ; des groupes d'amis et de non-amis, qui viennent de toutes les régions du Maroc et même d'Afrique centrale... Et ils finissent par se retrouver des milliers, dans ce pèlerinage dangereux et coûteux.

"En arrivant à Tanger, un passeur nous a emmenés à l'extérieur de la ville, il a essayé de nous cacher dans une première maison, mais le propriétaire n'a pas voulu de nous. Alors on a été se cacher dans la forêt. Ils nous ont cachés là, parce que tout ça, c'est illégal. En fait, la maison était déjà bourrée de gens qui devaient traverser. On est restés une demi-journée dans la forêt, après quoi le passeur est venu nous prendre à tour de rôle et nous a fait entrer discrètement dans la maison.

Quand on est entrés dans la maison, il y avait cinquante ou soixante personnes entassées les unes sur les autres. Les mecs étaient regroupés par région... comme du bétail. Les gens de Berguem d'un côté, ceux d'Oujda de l'autre. C'était d'un triste ! Je ne sais pas, mais je crois que la prison est mieux. Il y avait des gens qui étaient là depuis deux mois. Tous les jours, on leur disait que demain ils partiraient. Tout le monde avait déjà dû payer pour passer mais on était tellement nombreux qu'il fallait de nouveau payer un pourboire pour partir dans les premiers. Il y avait des gens qui avaient fini leur argent comme ça, et les passeurs ne leur parlaient même plus. Il n'y avait même pas la place pour s'asseoir. Il y avait des gens qui dormaient assis sur une chaise. La porte était fermée jour et nuit, on n'avait pas le droit de sortir. Ils avaient peur que quelqu'un nous remarque et moucharde à la police. On recevait le pain et l'eau par la fenêtre, comme des prisonniers". Habderrahim

Presque chaque jour, sauf s'il y a une grande surveillance de la part de la police, ou si la mer est houleuse, une dizaine de barques partent d'endroits différents de la côte marocaine. Dans chaque barque, il y a au moins vingt-trois personnes au lieu des dix-huit que le passeur exige pour une barque, dont la capacité ne dépasse pas dix hommes.

"... Une petite barque à moteur. Toute petite... une espèce de bassine, quoi ! Et tu t'assieds sur les bords. Au démarrage, on est submergés par l'eau. Les pieds dans l'eau... C'est seulement quand elle prend son élan qu'elle s'élève, et l'eau s'éloigne un peu. On était vingt-trois, et on avait des seaux pour vider l'eau, pour que la barque reste à la surface.

Comme on était nombreux, ceux qui ne savaient pas nager montaient dans la barque dans les petites eaux... les autres la rejoignaient à la nage quand elle était un peu plus loin, pour ne pas qu'elle coule. On était huit à savoir nager. On avait mis nos affaires dans la barque et on l'avait laissée s'éloigner, puis suivie à la nage, en short, à minuit. Il faisait froid... mais il fallait bien patienter un quart d'heure. Ben oui, on voulait voir l'Europe (rire)." Hassan

Quand la mer revêt son humeur noire, elle tue, elle perd, elle met à l'épreuve ces hommes qui pour la plupart ne l'ont jamais vue auparavant et dont rien que découvrir son immensité leur tord le ventre.

"... Au début, avant de prendre la mer, on se dit que c'est simple. Mais une fois dedans, tu ne sais rien faire... Peur ou pas peur, qu'est-ce que ça change ? Tu regardes autour de toi, c'est le vide total... Tu essayes de fantasmer une solution, tu te dis que finalement le ciel est plus près de toi que tout le reste, que peut-être il faut monter. Pour ce qui est de la gauche ou de la droite, ça ne sert à rien... De la flotte partout où tu jettes un œil... Alors, tu regardes en l'air." Hassan

Il y a des plages au sud de l'Espagne où les gens sortent l'après-midi pour voir s'il y a de nouveaux corps qui ont été charriés par la mer. C'est une habitude. Il y a un peintre espagnol qui ne dessine que cela. Des corps. Des vêtements abandonnés.

Quand la mer se fait clémente et que les passeurs ne les jettent pas trop loin, il reste pour les voyageurs une forêt parsemée d'épines, de montagnes et de soldats. Il y en a qui marchent et trouvent. D'autres sont arrêtés ; et pour d'autres encore, on ne saura jamais. Des fois, des coups de feu soi-disant perdus atteignent l'un ou l'autre de ces hommes et mettent fin, là, à ses souffrances, à son espoir.

## QAND LES HOMMES PLEURENT...

relevé des textes écrits et dits par Mahmoud Darwich

---

01030310 (voix du poète)

Ils ne m'ont pas reconnu dans les ombres qui  
absorbent ma déchirure sur le passeport.  
Ils ne m'ont pas reconnu dans les ombres qui  
absorbent ma déchirure sur le passeport  
ils exposaient ma déchirure aux touristes  
collectionneurs de cartes postales  
ils ne m'ont pas reconnu  
ne laisse donc pas  
ma paume sans soleil  
car les arbres  
me connaissent  
toutes les chansons de la pluie me connaissent  
ne me laisse pas aussi pâle que la Lune

---

01314711 (voix du poète)

Enfante-moi... enfante-moi(Lidinni), pour que je  
sache en quelle terre je mourrai(Amoutou) et en  
quelle terre je ressusciterai(Aeia).  
(Salamoun) Paix sur toi qui prépare le feu du  
matin(Sabahi), paix sur toi, paix sur toi  
(Anahali) N'est il pas venu le temps de t'offrir  
quelque présent, le temps de revenir à toi ?

Tes cheveux sont-ils encore plus longs que notre vie  
(Omrina)  
et les arbres des nuages qui te tendent le ciel pour  
se maintenir en vie ? (Lyahya)

Enfante-moi, pour que je boive à ton sein le lait du  
Pays (Elbiladi), que je reste enfant dans tes bras  
jusqu'à la fin des temps (abdi l'abidine).

J'ai beaucoup vu ô mère, beaucoup vu (Raâytou).  
Enfante-moi pour que je reste sur tes paumes  
(Rahatayki). Chantes-tu et pleures-tu toujours pour  
rien quand tu m'aimes (Lachayë).

Mère : j'ai égaré mes mains sur les hanches d'Ube  
femme chimérique (Sarabin).

J'étreins le sable, j'étreins l'ombre (Dilla). Puis-je  
revenir à toi, puis-je revenir à moi (ILaya)?

Ta mère a une mère ; les figuiers du jardin ont des  
nuages (Raymoun),  
alors , ne me laisse pas seul, errant (Charidan),  
je veux tes mains pour porter mon cœur (Kalbi). Je  
me languis du pain de ta voix, mère (Oummi)! je  
me languis de tout. Je me languis de toi. Je me  
languis de moi.

# les pas perdus du poète

PAR AMR HEGAZI

**Mahmoud Darwich** Le Palestinien Mahmoud Darwich est un des grands poètes arabes contemporains qui se fait l'écho de la souffrance du lieu perdu.

*1941 : Naissance dans un village de Galilée  
Années 1970 - 80 : Siège au comité exécutif de l'OLP. Années 1970 à 1990 : Il publie abondamment, ajoutant à son activité poétique une activité de journaliste et de chroniqueur. 1993 : Il quitte ses fonctions à la suite des accords d'Oslo.  
Il vit désormais entre Ramallah et Amman*

Mahmoud Darwich a des yeux qui se cachent derrière des lunettes à l'armature légère, on les dirait d'abord ceux, linéaires, d'un professeur de lettres, mais brusquement ils surgissent comme d'un affût, semblent se braquer sur le silence et interroger le vide. Il y a comme une dynamique de l'antagonisme dans cette physionomie. Le visage est pris entre la finesse gracieuse des traits et le surgissement hagar des yeux. Aucune violence si ce n'est contre soi-même, mais là, il ne s'agit pas de violence métaphysique ou existentielle. Ce visage-là est un visage de poète. Il porte la violence des mots, des contradictions, du temps, de l'espace, de l'exil. L'homme et le poète sont confrontés avant de se joindre, il leur faut même pour se joindre se confronter. De cet antagonisme et presque de ce conflit naît le poème.

Ainsi, tout poète est marqué par cette lutte, cette collision, ce débat charnel entre l'expression pure et les circonstances de la vie : « *En dépit de tous nos discours sur la poésie pure, l'image, la langue et la métaphore ont leur référence dans la réalité. Je ne me plains pas d'un quelconque empiètement de ma vie publique sur ma vie poétique, les deux entretiennent nécessairement une relation de mouvements complémentaires. Le propre de la souffrance palestinienne et pour ainsi dire son essence, c'est ce passage sans transition d'une absence historique imposée à une présence historique subie. Cette question du retour dans l'Histoire n'interpelle pas uniquement l'homme politique, elle se pose également au poète. Parce que le poète ne peut négliger les questions que lui pose la vie, la réalité et l'Histoire. La question n'est donc pas pour moi de m'engager ou pas, mais de savoir comment m'engager, comment établir avec la patrie une relation poétique et transformer ce qui n'est pas poétique en un texte poétique* ».

Mahmoud Darwich est un *go-between*, toujours entre un pays et un autre, une ville de province et une capitale internationale, un poème et ce qui le diffère ou l'empêche. Le voyage est pour lui une condition à la fois physique et métaphysique, un quotidien routinier et une quête mystique. Ne jamais résider nulle part que de façon provisoire amène forcément dans la vie d'un homme certaines dispositions, dont la première semble bien le renoncement, ou si l'on veut, l'esprit de renoncement. S'attacher ici serait se perdre.

Son village de Galilée, Mahmoud Darwich le quitte en 1948, âgé de sept ans, pour le Liban. Il le retrouve au bout d'un an d'exil, détruit, effacé ; sa famille s'installe dans un autre village. Il fait partie de ces Palestiniens de l'intérieur, assignés à résidence dans leur propre pays, sommés de fuir leur pays en son sein-même. L'activité poétique commence très tôt ; il écrit, il publie, il récite, bref, il joue le trouble-fête avec des mots, il mène sa guerre de résistance avec des poèmes : « *J'ai commencé comme tout poète en écrivant de façon instinctive, désordonnée et enfantine ; mes poèmes étaient l'expression de mes étonnements d'enfant. Je parlais de mon père, de ma mère, de notre maison, de la ferme, de tout ce qui se dégageait du milieu rural dans lequel je suis né. En 1948, nous avons dû quitter tout cela, j'avais sept ans. Ainsi, l'enfant qui jouait avec les papillons et scrutait les étoiles du toit de sa maison s'est vu fuir et traverser les oliveraies jusqu'au Liban. Je ne savais pas ce que c'était, le Liban, mais je l'ai très vite su, quand les autres enfants libanais m'insultaient en me traitant de réfugié* ».

Ainsi, avec la cruauté de l'enfance, des enfants ont appris à un autre enfant qui il était et ce qui lui était confisqué : son pays. Au Liban, il n'était pas chez lui : « *Nous allions à l'Agence d'assistance aux réfugiés pour manger. J'entendais mes parents et mes grands-parents parler de retour, de guerre et d'armistice ; c'est de cette manière, entendus dans ces circonstances, que ces mots sont naturellement entrés dans le dictionnaire de mes débuts poétiques* ». Cet empressement puéril du poète qui, à ses débuts, se délecte dans le lyrisme et le moi, Mahmoud Darwich n'a pu le connaître. Immédiatement projeté dans l'Histoire, l'expression du malheur collectif s'imposa d'elle-même à lui.

Il y eut ainsi au fondement-même de l'expérience poétique de Mahmoud Darwich une interpénétration entre l'histoire de l'errance palestinienne et la poésie comme langage. Mais justement, c'est par un phénomène de cristallisation autour de sa vie d'homme, qu'il est parvenu à rendre limpide et lumineuse

l'expression d'une réalité collective. Le moi s'évapore afin que l'autre se cristallise, cela en prenant la vie d'un homme comme métonymie de la vie d'un peuple : « *J'ai appris que la poésie n'était pas un jeu innocent, quand pour la première fois je fus invité par le gouverneur militaire israélien d'un village de Galilée à me présenter à son bureau. Il m'a admonesté pour avoir écrit un poème indésirable et m'a menacé. C'est là que je compris que la poésie était une affaire sérieuse. De ce moment date la conscience de mon engagement, j'ai vu que la poésie pouvait devenir une arme et participer à la formation comme à la conservation d'une conscience et d'une mémoire collective* ».

Cet incident se produisit dans les années 1960 ; il manifeste de façon brutale que l'occupation du sol se double d'un contrôle de la parole et des consciences, et comme il le dit : « *La référence personnelle, celle du cœur, demeure la Palestine qui était déjà perdue quand j'y vivais et qui le fut encore davantage quand je l'ai quittée* ».

De cette période datent ses premiers recueils, *Assafir bila ajniha* (Des Oiseaux sans ailes), publié en 1960, *Yawmiyat jorh filastini* (Chroniques de la douleur palestinienne) en 1969. On l'assigne à résidence à Haïfa pendant quatre ans. Il décide d'entreprendre des études supérieures en Histoire et en sciences sociales à l'Université de Moscou, décision qui entraîne qu'il ne puisse plus jamais revenir dans son pays ; il part. Moscou ne durera qu'un an, puis Le Caire en 1971. Il est à la fois définitivement un exilé et définitivement un poète. En 1981, il est au Liban, à Beyrouth où il fonde la revue littéraire *Al-Karmel*. Un an là aussi suffira pour précipiter de nouveau cette vie et y verser la tragédie de l'Histoire, d'une histoire aveugle faite par des borgnes et écrite par des amnésiques ; *Home is Nowhere*.

Les infortunes de l'Histoire font le pouvoir de l'écriture, l'éloignement fait le poète, le rend au monde : « *La meilleure part de ma poésie s'est faite entre Chypre et Paris, hors du pays. À Beyrouth, on était comme perdus dans la guerre civile et les morts à répétition ; cette pesanteur de la mort tuait à son tour l'écriture poétique trop écartelée ici entre la préoccupation esthétique et le sentiment humain. Mon œuvre est donc entièrement redevable de l'éloignement. Cet éloignement a fait que ma poésie pût en quelque sorte cuire à feu doux, il m'a de plus permis de faire une distinction définitive entre ce qu'était ma poésie et ce qu'elle n'était pas* ».

Ceci balaie une période qui va de 1982 à 1987 et qui voit la parution de deux chefs-d'œuvre : *Hissar li madaïh al-bahr* (Encerclement pour les éloges de la mer) en 1984, et *Zakira lil nissyane* (Une mémoire pour l'oubli) en 1987. Narcisse tragique qui se souvient du monde comme d'un vaste miroir où tout s'éclairait dans tout, le poète porte avec lui la nostalgie de lui-même et du monde, répétant les mêmes pas perdus dans des combles de non-lieu, des serremments de frontières hostiles. Le poète participe comme le peintre à la passion du reflet, de l'image, non en la subissant, mais en accompagnant son mouvement, en suivant son dynamisme intérieur. Il suscite la langue oubliée des arbres, des champs, des pierres, du fleuve et des maisons que l'on gomme de l'espace : « *Pour moi, la poésie n'est pas dans le retour, mais dans une perpétuelle recherche de la terre perdue. Elle est sur le chemin, non dans la maison. Elle exprime un rêve, mais n'évoque pas sa réalisation* ». C'est dans la non-ville, dans l'ouverture au pays, à l'écoute de ses rumeurs et de sa « *vie habitante* » comme l'appelle Hölderlin, que Mahmoud Darwich trouve sa place, dans un milieu entre les oscillations chaotiques de l'Histoire et la fermeté terrienne du réel.

Il n'est plus de ressentiment contre le temps et l'espace ; de déclamatoire, le poème se fait doux ; intimes comme un souffle, les mots ressuscitent les morts, une heure, un jour, une semaine, un mois, une année peuvent tout. Il est encore temps d'écrire. Le silence s'est fait à la lumière de cet instant, c'est un éclaircissement par lequel tout s'inaugure, cela surgit du vide comme une promesse, puis les pas se succèdent avec les mots, éloignant ce qui était proche et rapprochant ce qui était lointain, le poète et l'homme ont le même visage, ils ne sont plus dissociés et ils recouvrent les facultés de l'enfance, les larmes initiales et les rêves anciens les démasquent dans un éclat.

« *J'ai laissé mon visage sur le mouchoir brodé de ma mère dans ma mémoire, j'ai emporté les montagnes.* »



# chiens errants

stray dogs

un film de yasmine kassari

فما يعطى المدن المغربية - تقوم السلطات المحلية  
بقتل الكلاب الضالة.  
بعضنا أحد رجال المدينة للقيام بهذه المهمة.  
فما اليوم المجدد للتنظيف - يحتفظ أهل المدينة بالكلب  
أو قبل الكلاب.  
بعد قتال الكلاب نفسه رجسا لوجه أمام من لا  
يلجأ لهم - راعية غنم متفرقة.

Dans certaines villes du Maroc, les autorités municipales procèdent régulièrement à l'abattage des chiens errants. Un homme est désigné pour cette tâche. Le jour de la tuerie, tous ceux qui ont un chien le gardent chez eux. Le tueur se trouve face à ceux qui n'ont pas de toit : une bergère, un clochard...

*In some Moroccan towns, the authorities make a regular practice of killing stray dogs. A man is employed for that purpose. On the day of the slaughter, all those with dogs lock them in their homes. The dog killer must confront the homeless : a shepherd, a vagrant...*

DURÉE : 7 MINUTES  
PELLICULE 35 MM, SON OPTIQUE, COULEUR, 1995

SCÉNARIO ET RÉALISATION : YASMINE KASSARI

LA BERGÈRE : RABHA  
L'HOMME AU CHIEN : HABDELWAHAB  
LE TUEUR DE CHIENS : MOHAMED ERBAI

IMAGE : AGNÈS DIBOVSKY  
SON : JEAN-JACQUES ANDRIEN  
ASSISTANTE SON : MURIELLE D'ARCHAMBEAU  
MONTAGE PHILIPPE RAVOET  
ASSISTANTE MONTAGE : SAIDI KARIMA  
SCRIPT : ACHOUR HALIMA  
MIXAGE : GÉRARD ROUSSEAU  
BRUITAGE : MARIE-JEANNE WYKMANS  
MACHINISTE : ACHOUR DRISS  
VÉTÉRINAIRE : ERBAI RACHID

PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ : LES FILMS DE LA DRÈVE  
COPRODUCTEUR : WALLONIE IMAGE PRODUCTION WIP  
DIRECTEUR DE PRODUCTION : BERNANI NAJIB  
RÉGIE : BELKASMI ALI

CONSEILLER TECHNIQUE : JEAN-JACQUES ANDRIEN

LABORATOIRE IMAGE : TELCIPRO, PARIS  
STUDIO SON : STUDIO DE L'ÉQUIPE, BRUXELLES  
GÉNÉRIQUE : ARANE

REMERCIEMENTS À MOHAMED HADBERRAHMAN TAZI,  
LA FAMILLE KASSARI ET DERGHAL. AVEC L'AIDE DU CBA  
ET DU MINISTÈRE DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE  
BELGIQUE ET DE LA RÉGION WALLONNE, AINSI QUE  
DU CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE  
MAROCAIN CCM.

CONTACTS

LES FILMS DE LA DRÈVE  
11, RUE SIMONIS 4130 ESNEUX BELGIQUE TÉL. 0032 (4) 380  
57 92 FAX 0032 (4) 380 57 90 E-MAIL dreve@skynet.be

W.I.P. QUAI DES ARDENNES, 16-17 B-4020 LIÈGE  
TÉL. B-32-41 / 43 11 27 FAX B-32-41 / 43 07 29